

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION

PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Les étoffes de demi-saison pour petites filles sont : les foulards croisés, les armures, le surah régence, la vigogne cachemire, la vigogne, les charmants écossais en pure laine, aux nuances vives. — Les beiges, les diagonales, le pékin, le velours mille raies ou la faille sont conservés pour les ornements tels que : gilet, plastron, écharpes, parements et petit ou grand col. — La jupe plissée est toujours en faveur : on la coupe aux deux tiers de sa hauteur par une écharpe plissée nouée élégamment derrière avec pans flottants ; cette écharpe est de même étoffe que la jupe ou en une autre étoffe. Le corsage, bien ajusté, plat ou plissé au dos, est prolongé jusqu'à l'écharpe. Le plastron le plus joli, pour fillette de dix à douze ans, avec le corsage ouvert, s'encadre d'un revers dégageant le haut, se rapprochant vers la taille et s'écartant du bas ; cinq ou six nœuds (selon la longueur du corsage prolongé) sont disposés entre les boutons, tout le long ; un grand col et les parements pareils au plastron complètent le costume.

GRAVURE COLORIÉE DE COSTUMES DE GARÇONS

Nos 1 et 2. — Dos et devant. — Costume en piqué ; blouse plissée verticalement devant et boutonnée tout du long ; le dos a un large pli creux ; une ceinture posée plus bas que la taille boutonne devant ; col rabattu ; pantalon court, bouffant sous le genou. — Ce modèle se fait aussi en burrette pour le printemps.

N° 3. — Costume en petit drap chamois. — Gilet, poches, col et parements en velours noisette ; la jupe est plate devant, plissée à l'écossaise derrière. — La veste, à col renversé, ferme par trois boutons et fuit des côtés, découvrant le gilet ; poches sur la hanche, pochette de poitrine. Chapeau CANOTIER en paille garni d'un galon noisette ; col de chemise rabattu, cravate bleu saphir.

N° 4. — Costume en petit drap noir : pantalon descendant au-dessus de la bottine ; gilet de piqué blanc fermé tout du long, arrondi du bas. Veste ronde boutonnée du haut, poche de poitrine, manche à revers. — Chemise en toile avec col plat et manchettes empesées. — Chapeau Windsor en paille cousue, galon autour de la calotte.

N° 5. — Costume en drap fantaisie couleur mastic, rayé en diagonale. — Pantalon froncé sous le genou, bottes en cuir. — Jaquette fermée au plastron par trois boutons, col châle. — Gilet même étoffe que la jaquette. — Chemise à col droit brisé aux coins. — Chapeau melon en feutre.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

Nos 1 et 3. — Fillettes de neuf et de huit ans — devant et dos. — Costume en vigogne avec plastron en faille et dentelé liséré de faille ; la jupe courte est plissée : elle est rapportée derrière au bas du dos sous une ruche ; les trois coutures du dos sont lisérées ; les devants tombent droit et se découpent en dents sur le plastron ; col fuyant devant, crénelé derrière.

N° 2. — Petite fille de sept ans : redingote en cachemire ivoire garnie au bas de deux petits

plissés de faille, bande anglaise au-dessus, sur le côté recroisé et autour du grand col, — même garniture en haut du parement avec plissé au bas.

Nos 4 et 5. — Devant et dos : fillettes de dix et de huit ans : robe en cachemire *gris lichen* avec piqûres sur tous les bords ; — le bas est plissé verticalement devant et couvert par trois volants ruchés derrière ; la jaquette a son plastron en satin, cloué de deux rangées de boutons fantaisie encadré de plissés ; revers châle, col fuyant, grande poche de côté ; le dos est plissé sur toute sa hauteur avec pli creux.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Nos 1 à 3. — Modèle d'un pardessus d'été pour enfant de trois à cinq ans. Il se fait en petit drap gris, le devant recroise avec deux rangs de boutons ; on le garnit de grandes poches, et le dos n'a qu'une seule couture dans le milieu. L'encolure est ornée de deux collets superposés, bordés d'une piqûre à la mécanique.

Nos 4 à 7. — Pardessus d'été pour fillette ; il est boutonné tout droit au milieu du devant, et de chaque côté il y a de grands revers posés de manière à simuler un gilet. Le dos a des petits côtés rapportés qui remontent jusqu'à l'épaule, et ces petits côtés sont découpés du bas en formant des pattes qui viennent se boutonner au milieu du dos ; même ornement sur la poche et les manches. Pour l'ensemble de ces deux pardessus, il faut consulter les dessins qui se trouvent sur cette feuille de patrons.

Nos 8, 9 et 10. — Pantalon pour fillette. Le bas est terminé par un ourlet surmonté de plis, et le haut se renferme dans une ceinture qui est arrondie devant et toute droite derrière ; cette ceinture boutonne sur les côtés et se resserre par la coulisse du dos.

Nos 11 à 13. — Col pensionnaire pour fillette : il est montant derrière et les coins rabattus devant ; on le coud au corps de fichu sans poignet.

N° 14. — Col rond pour enfant : il est garni d'une bande de broderie anglaise posée presque à plat, et se complète par un petit poignet taillé en biais.

Nos 15 et 16. — Capeline soutachée pour petit enfant : le devant s'entoure d'une guipure posée à plat, puis on plisse le bord de manière à former un coquillé sur le haut de la tête et quelques plis sur les côtés. Le dos de la capeline est plissé au bord de la pèlerine.

N° 17 et 18. — Bottine soutachée pour bébé : il faut deux côtés semblables à celui-ci pour faire la bottine, qui a une couture derrière et boutonne devant sur le coude-pied. L'intérieur de la bottine est ouaté et piqué en losanges.

N° 19. — Même chaussure de bébé, mais plus montante ; la semelle se taille sur le même patron que celle de la bottine.

N° 20. — Alphabet vénitien pour mouchoirs.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons que ceux publiés dans le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

VOYAGES ET AVENTURES

— AU — PAYS DES BÊTES

Là, je dis à mon caniche, auquel je donnai le nom de *Toto*, que je tenais beaucoup à mon ami Serpolet, et que je serais d'autant plus enchanté de les voir vivre tous deux en bonne harmonie, que je ne fréquentais qu'eux dans le pays.

En entendant ces paroles, Toto, qui s'était gravement assis sur son séant pour m'écouter, se leva avec vivacité et courant au vieux lapin, se mit à le caresser et à le lécher de son mieux pour me prouver l'amitié qu'il avait pour lui, puis se tournant vers moi, il me dit :

— Mon ami Serpolet me connaît de longue date, et sait que je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit.

A ces mots, le vieux lapin redressa les oreilles, approuva de la tête, et le traité d'amitié étant ainsi bien cimenté, je me mis à diner, car la marche m'avait furieusement ouvert l'appétit.

Pendant que j'étais occupé à cette essentielle besogne, je remarquai que Toto me regardait avec un certain air d'envie ! Je lui offris alors quelques patates cuites au beurre et au lait, qu'il mangea avec un vif plaisir.

Un matin je témoignai à Toto ma surprise de le voir manger des mets inconnus dans le pays.

Il me répondit qu'il n'y avait là rien d'extraordinaire, puisqu'il avait été élevé parmi les hommes, dans des pays lointains ; et il ajouta que le lendemain matin, il viendrait me rendre visite, et me raconterait son histoire.

VI

Quel ne fut pas mon étonnement en voyant, le lendemain matin, Toto couché en travers de ma porte et tenant précieusement entre ses pattes un objet reluisant au soleil. Il me regardait avec ses bons yeux pleins d'intelligence et en remuant la queue, en signe de contentement. Je le caressai et vis avec surprise que cet objet n'était autre que ma montre, que j'avais la veille laissé tomber dans l'herbe. Je ne m'étais pas encore aperçu de cette perte, et vous pouvez juger de la joie que je ressentis en retrouvant ce bijou qui m'était cher à bien des titres.

Après avoir embrassé ce cher Toto, je l'invitai à déjeuner, et il me raconta ainsi ses petites aventures :

— Mon histoire ne sera pas longue, car je suis encore bien jeune, et de plus, je ne veux pas abuser de votre patience... Tel que vous me voyez, je suis un de vos compatriotes...

— A ces mots, je lui pris la patte qu'il me tendait en signe d'amitié, et la lui serrai cordialement.

— Oui, reprit-il, je suis votre compatriote, étant né au milieu d'une troupe d'artistes ambulants, qui donnaient alors des représentations dans les villes de Normandie. Mes premières années furent mises à de rudes épreuves, car dès mon bas âge je fus confié à un écuyer de la troupe, le plus ancien et le plus capable pour faire mon éducation. Alors commença pour moi une existence bien malheureuse, car, vous dire combien de coups je reçus de cette brute avant d'arriver à l'état de perfection auquel je suis parvenu depuis, me serait impossible. — Enfin, je fus jugé digne de

paraître en public et la chance voulut que, dès mes premiers exercices, je fusse couvert d'applaudissements; mes sauts de carpe, mes danses sur la corde avec ou sans balancier, et surtout mes sauts du tonneau et du cerceau, m'avaient du premier coup posé comme un des principaux artistes de la troupe; de ce jour je fus exempté du fouet et un peu choyé!.... Mes succès allèrent toujours grandissant, et j'étais devenu le favori du directeur, qui voyait en moi une mine d'or à exploiter. — Mais un sauvetage que je fus assez heureux d'accomplir me fit encore une bien plus grande réputation dans le public que mes exercices, et me donna mes grandes entrées dans la famille directoriale. — Un matin, notre directeur partit pour la pêche, emmenant sa fille, charmante enfant de quinze ans, et celle-ci voulant absolument que je sois de la partie, me voilà bientôt à gambader joyeusement dans la prairie. — Arrivés au bord d'un vaste étang, mon maître s'installa pour pêcher tranquillement et ne s'occupa plus de nous, laissant sa fille jouer et courir tout à son aise. Moi, j'en fis autant de mon côté, lorsque j'entendis tout à coup un cri déchirant!... J'accourus près de mon maître qui, ne sachant pas nager, s'épuisait en efforts impuissants pour sauver son enfant qui venait de tomber dans l'étang. — Voyant le danger qui menaçait la pauvre petite, je me jetai résolument à l'eau, et, après de longs efforts, je parvins à la ramener saine et sauve, mais évanouie. — Revenue à elle, la chère enfant me témoigna sa reconnaissance par les plus douces caresses, et son père, quoique brutal, ne put s'empêcher de l'imiter. — Pendant quelques mois, je fus l'enfant gâté, non-seulement de la famille du directeur, mais encore de tous les artistes. Mais hélas! cela ne devait pas durer...

Dans la troupe dont je faisais partie, il n'y avait pas que des comédiens, des écuyers et des savants, c'est ainsi que nous étions dénommés; il y avait aussi des animaux féroces, dans la cage desquels une charmante petite chienne du nom de Mirza avait ses entrées.

Or, un jour, la lionne mourut et Mirza, au grand étonnement de tous, se chargea de nourrir les petits lionceaux orphelins. C'était, je vous l'assure, chose très-émouvante de voir ce roquet se redresser fièrement et montrer les dents quand elle voyait un lion s'approcher de ses nourrissons. Mais, un matin, nous fûmes attirés par une clameur immense qui provenait du compartiment des animaux féroces!... Un de ces derniers s'était enfin révolté dans son orgueil contre cette petite chienne qui osait lui tenir tête, et voulait la dévorer!... Déjà il la tenait sous ses griffes lorsque, sans songer au péril que j'allais courir, je me précipitai à travers les barreaux et, sautant sur le dos du lion, je lui mordis si cruellement l'oreille que, vaincu par la douleur, il finit par lâcher prise!... Ma petite camarade était sauvée!!! — Le reste regardant les gardiens de la ménagerie je me disposai à me retirer; mais à peine étais-je descendu sur le plancher que le lion furieux de sa défaite m'allongea un coup de griffe qui m'abîma une patte, me mettant ainsi dans l'impossibilité de travailler, et par conséquent de rapporter à notre directeur les bénéfices qu'il attendait de moi.

Ce fut le commencement de la ruine!... Les recettes allèrent en baissant rapidement, et il vint un jour où elles ne suffirent même plus à la nourriture des artistes. Alors les huissiers se mirent de la partie. Les animaux furent vendus à un entrepreneur de cirque, et Mirza et moi nous fûmes seuls conservés.

Les artistes partirent, sauf trois qui lui restèrent fidèles, espérant une fortune meilleure. Bientôt après ils quittèrent la ville à pied, emportant sur leur dos le pauvre bagage qui leur restait, n'ayant plus ni chevaux ni voitures, et se résignèrent pour vivre à donner dans les villages quelques maigres représentations.

Un jour que nous traversions un bois, épuisés par la faim, la soif et la fatigue, j'entendis notre directeur dire à ses compagnons que l'existence qu'ils menaient ne pouvait durer ainsi, et qu'il fallait en finir par un coup de main. — En ce moment nous entendîmes le roulement d'une voiture ! Mon maître fit un signe à ses acolytes, et tous quatre entrèrent dans un fourré en se parlant à voix basse. — Je les suivis. — A peine y étaient-ils embusqués qu'ils aperçurent une voiture conduite par un domestique.

A cette vue les bandits, car je ne puis leur donner d'autre nom, s'apprêtèrent, et quand la voiture fut à leur portée, ils s'élançèrent !... Mon maître saisit la bride du cheval, tandis que les autres attaquaient le domestique.

— Mon Dieu ! que voulez-vous de moi, leur dit ce dernier avec frayeur...

— Nous voulons ta voiture, lui répondit mon maître ! Et, sans autre explication, le conducteur fut bâillonné et attaché à un arbre, les mains liées derrière le dos.

Les brigands montèrent dans la voiture, nous laissant, Mirza et moi, sur le chemin.

La voiture courait sur la route au galop du cheval, et quand je la jugeai assez éloignée je me dirigeai, suivi de la petite chienne Mirza, vers l'arbre où était attaché le pauvre domestique, plus mort que vif ; et là, tous deux, jouant des pattes et des crocs, nous parvînmes à délier les cordes du prisonnier.

Alors, ayant réfléchi que les bandits ne manqueraient pas de s'arrêter dans quelque cabaret, je me mis à aboyer en courant devant le cocher, tout en cherchant à lui faire comprendre qu'il devait me suivre dans la direction où j'avais vu disparaître sa voiture.

Je me gardai bien de lui parler comme je le fais à vous, car les paysans normands n'étant pas habitués à entendre mes pareils parler leur langage, il aurait pu me prendre pour un sorcier et se sauver à toutes jambes, ce qui n'eut pas fait mon bonheur, car j'espérais trouver avec lui une position plus heureuse que celle d'être abandonné sur une route au milieu des bois.

Enfin, revenu peu à peu de sa stupeur, et comprenant à mes gestes que je pourrais lui faire retrouver sa voiture et les voleurs, il nous suivit, Mirza et moi.

En effet, mes prévisions allaient se réaliser car, après quelques heures de marche, nous arrivâmes à un village et nous aperçûmes au loin la voiture arrêtée à la porte d'une auberge. — Le domestique s'empressa alors de prévenir les autorités, et quelques minutes plus tard la bande était arrêtée.

Vous devez bien penser que je n'avais pas envie de suivre mon maître en prison, où du reste je n'aurais probablement pas été reçu !... Aussi, le domestique qui reconnaissait le service que Mirza et moi lui avions rendu, nous ayant fait signe de monter dans la voiture, nous ne nous fîmes pas prier ; nous sautâmes joyeusement dans le véhicule, et quelques heures après nous étions arrivés à la grille d'un château habité par un capitaine de vaisseau, auquel le domestique nous présenta en lui racontant de quelle manière providentielle il avait été sauvé par nous. — Nous fûmes alors fêtés et choyés, et le maître déclara qu'il ne voulait plus se séparer de nous.

Pendant quelques mois nous fûmes très-heureux, bien que notre nouveau maître fût assez bourru, et qu'il nous administrât parfois des corrections imméritées. Mais un matin il reçut un ordre qui le forçait à reprendre la mer, et quelques jours après nous étions embarqués sur son vaisseau.

A dater de ce moment la vie devint insupportable !..... Les matelots nous donnaient à chaque instant des coups de pied, sous prétexte que nous les gênions dans leurs manœuvres ; et notre maître, irrité par nos cris, nous faisait rentrer dans la cabine à coups de fouet.

Enfin, las de cette vie de souffrances, et apercevant un matin la terre à une distance peu éloignée, je me jetai par dessus bord avec Mirza, et nous atteignîmes le rivage.

Après nous être reposés, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres, et le soir nous arrivions dans ce pays, appelé la tribu des *Paisibles*, parce que tous ses habitants sont doux et inoffensifs.

Reçus avec les plus chaleureuses démonstrations d'amitié et de fraternité, je vous laisse à juger si nous fûmes heureux de trouver des amis dans ce pays, qui nous était inconnu.

Ici Toto s'arrêta, sa narration était terminée.

Je le complimentai d'avoir, après tant de tribulations, trouvé un charmant coin de terre où il pût tranquillement terminer ses jours, et je lui demandai ce qu'était devenue sa camarade Mirza.

Cette chère Mirza, me dit-il, est toujours parmi nous, mais elle n'est plus jeune et ne jouit pas d'une bonne santé... elle ne sort plus. Je vous la présenterai tantôt, en faisant une petite excursion.

Ayant accepté cette proposition avec empressement nous partîmes, quelques instants après, sans avoir vu Serpolet, que nous avions vainement attendu.

Nous prîmes un chemin que je n'avais pas encore parcouru. — J'avais autour de moi le paysage le plus ravissant ! — Depuis deux heures je foulais les prés grands ouverts qui jetaient sous mes pas leurs riches et moelleux tapis, pleins de douces et bonnes senteurs ; lorsque je me trouvai tout à coup dans un espèce de square entouré d'arbustes, sur les branches desquels étaient perchés quantité d'oiseaux et de bipèdes emplumés, qui ne manifestèrent aucune crainte à mon approche.

Les pelouses étaient parsemées de superbes tulipes, de jacinthes et de narcisses magnifiquement fleuries. Les violettes et les primevères y étaient en abondance. Plus loin, de beaux rosiers couverts de fleurs et de boutons naissants ; puis des chèvrefeuilles se tenaient au pied ou grimpaient aux branches de petits arbres toujours verts, car dans ce pays de Cocagne l'hiver est inconnu.

A la vue de ce petit paradis terrestre je résolus de m'y reposer un instant. J'allumai tranquillement ma pipe, au grand étonnement de tous les petits braillards qui m'entouraient. Pendant ce temps mon fidèle Toto s'était couché tout de son long à mes pieds, et semblait heureux de mon bonheur. J'étais donc en admiration devant tous ces charmants oiseaux lorsque j'entendis tout à coup des miaulements bien connus, puis un tapage infernal qui dénotait une véritable bataille. A ce bruit Toto se releva précipitamment en me disant :

— Oh ! ce n'est rien, ce sont nos voisins les chats qui font encore des leurs.

Je suivis Toto, et me trouvai bientôt en présence d'une trentaine de matous qui se livraient un combat acharné, je ne me souviens plus à quelle occasion. — La chaleur était grande, le temps orageux, et c'est probablement ce qui avait apporté à ces animaux une surexcitation inaccoutumée.



— Quel qu'en fût d'ailleurs le motif, toujours est-il qu'une insurrection avait éclaté parmi la gent féline. En un clin d'œil la mêlée était devenue générale et les chats s'étaient précipités les uns sur les autres en poussant d'affreux miaulements. L'œil injecté, le poil hérissé, ils s'égratignaient sans pitié. C'est alors que Toto se précipita dans la mêlée, et malgré quelques coups de griffes, parvint, non sans peine, à séparer les combattants.

Quand la paix fut rétablie et que la gent féline fut rentrée dans l'ordre, Toto s'avança vers un gros chat à poil ras, véritable géant de sa race et que j'avais remarqué parmi les plus acharnés combattants, et lui enjoignit l'ordre de me présenter à la reine.

Le matou hérissa son poil en signe de mauvaise humeur, mais obéit cependant à l'ordre de Toto, qu'il semblait craindre tout particulièrement, ce qui me rappela le proverbe : *s'aimer comme chien et chat*.

Il nous conduisit donc vers une vaste grotte bien aérée, qui servait de demeure à quelques centaines de chats composant la tribu féline ou des *angoras*, ainsi nommée parce que la reine était une belle chatte angora qui, d'après Toto, avait la prétention de descendre en ligne directe des shahs de Perse !...

C'était peut-être un peu prétencieux, car je n'ai jamais entendu dire que les shahs, ou souverains de la Perse, eussent un chat pour ancêtre, et, en fait d'origine, je ne connais aux chats de cette espèce que la ville d'Angora, située dans la Turquie d'Asie, non loin de la ville d'Hérat ; mais je ne voulus pas désabuser Toto, qui avait une grande vénération pour cette princesse d'une aussi illustre descendance.

De la paille fraîche et du foin étaient étendus le long des parois de cette grotte, au fond de laquelle était un moelleux lit de

mousse, sur lequel était couchée la reine, et quelques chattes au poil d'un noir d'ébène, qui formaient sa cour. La princesse, ou reine, comme vous voudrez l'appeler, était une chatte angora, dont le long poil soyeux d'une blancheur éblouissante, les yeux doux et l'air bon, contrastaient avec la fourrure noire et les yeux de feu des chats qui l'entouraient. A première vue, je compris l'amitié que lui portaient ses sujets.

A quelques pas de la grotte, je fus arrêté par un spectacle des plus étranges et qui m'émerveilla. Vous savez que les chats, chez nous, sont connus pour aimer beaucoup les petits oiseaux ; quand je dis *pour les aimer*, il faut nous entendre ; ils aiment les petits oiseaux comme vous aimez les bonbons et les gâteaux, c'est-à-dire pour les croquer.

Eh bien ! à quelques pas de cette grotte, habitée par des centaines de chats, je vis un grand perchoir où se reposaient de charmants oiseaux. Il y en avait de jaunes, de rouges, de bleus, de verts ; il y en avait enfin de toutes les couleurs ; les uns gros comme le poing, les autres petits comme une cerise. Ils allaient, venaient, se démenaient, se chamaillaient, sautaient et chantaient à qui mieux mieux ; tantôt pendus en grappes après les branches de ce perchoir improvisé, ou bien pressés et serrés les uns contre les autres. Ils étaient là mille, deux mille, peut-être plus même. Venant d'où ? Qui aurait pu le dire ? Mais ils faisaient ma joie, et j'écoutais avec bonheur leurs petits cris effarouchés ou leurs roulades sonores ; lorsque je vis tout à coup Toto se redresser fièrement et jurer entre ses dents. En regardant et en suivant son regard j'aperçus un *lynx* (espèce de chat sauvage), que certains prétendent à tort être l'ancêtre de nos chats domestiques. Le *lynx*, bien moins gros

que le loup et plus bas sur pattes, à la vue très-perçante, ce qui lui permet de se tenir sur ses gardes vis-à-vis des chiens qui le traquent sans cesse, car c'est un chasseur enragé et le plus grand ennemi des oiseaux, qu'il va dénicher jusque sur les branches les plus élevées. Aussi, Toto, non comme chasseur, mais, ce qui est mieux, comme protecteur des animaux paisibles, s'était-il élancé vers lui, mais plus prompt, le lynx avait grimpé à un arbre, où il se tint en sûreté, caché dans l'épais feuillage.

— Je ne croyais pas, dis-je alors à Toto, qu'il existât des animaux nuisibles dans la tribu des Paisibles ?

— Il ne devrait pas y en avoir, me répondit-il, mais il s'en est faulilé quelques-uns, je ne sais comment.

Tout en causant nous arrivâmes au camp de la race canine, qui était situé dans une charmante clairière émaillée de fleurs et entourée d'arbres touffus ; à travers leur feuillage j'aperçus quelques rochers dans les creux desquels les compagnons de Toto se retiraient pendant les trop grandes chaleurs.

VII

L'homme n'est jamais content de son sort, cela est bien vrai, et je devais en être la preuve convaincante, car, après être resté près d'un an l'hôte choyé de cette charmante peuplade des Paisibles, l'ennui me prit un matin en étant réveillé par les coqs chantant la diane, et quelques heures après je faisais mes adieux au grand Korkorico, malgré tous ses efforts bienveillants pour me retenir. Je n'oublierai jamais ses dernières paroles :

— Si vous ne rencontrez pas de meilleurs amis, me dit-il, revenez parmi nous...

Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, chacun déplorait mon départ et m'accu-

blait de mille caresses. Mon pauvre vieux Serpolet, et ce cher Toto surtout, me faisaient peine ; eux, qui ne me quittaient jamais, ne pouvaient croire à mon départ et ne cessaient de se lamenter. J'avais beau multiplier mes protestations d'amitié et mes promesses de retour, rien n'y faisait, et je fus enfin obligé de me sauver comme un malfaiteur pour me soustraire à leurs supplications. Je me mis à courir de toute la vitesse de mes jambes, poursuivi par les hurlements plaintifs de ce bon et dévoué Toto, et le soir j'arrivais au bord de la mer.

Vous dire l'émotion que j'éprouvai en me retrouvant devant cette immense nappe d'eau sans horizon, me serait impossible. Cette mer si imposante et si inconstante, cette mer qui était cause de ma ruine... Eh bien ! je n'avais en ce moment qu'un seul désir, celui de lui confier encore ma destinée ! Aussi mon premier soin fût-il d'escalader un rocher et d'y arborer ma longue ceinture rouge, en guise de drapeau, espérant que ce signal de détresse serait aperçu. Alors, pendant quelques jours, mes yeux dévorèrent l'espace, espérant voir poindre à l'horizon le vaisseau libérateur.

Mais ce fut en vain. Les jours se passèrent sans résultat. Un matin, je distinguai au loin les voiles d'un navire qui, hélas ! n'aperçut pas mon signal. Alors, découragé, désillusionné, je rentrai dans la forêt avec l'intention de continuer mes recherches, la mer m'offrant en cet endroit un obstacle infranchissable. Je marchai encore plusieurs jours, m'abstenant de tuer aucun être vivant et ne mangeant que des fruits ou des racines. Enfin, j'arrivai à un endroit où la mer, formant un petit bras au milieu d'une rangée de rochers escarpés, me permettait malgré les récifs de risquer

une traversée, soit à la nage soit à l'aide d'un radeau.

A la nage, la traversée était trop longue; en radeau il n'y fallait pas songer : les éléments nécessaires me manquaient pour en construire un. J'avisai au moyen le plus simple : celui de lancer un arbre à l'eau et de m'y tenir solidement cramponné. Une heure après, mon idée était mise à exécution et j'étais ballotté par les vagues qui, en me couvrant sans cesse, menaçaient de m'engloutir à chaque instant.

Après deux heures d'angoisses, et trempé jusqu'aux os, j'abordai et me mis en devoir d'escalader les rochers, au risque de me rompre le cou vingt fois pour une. Au bout d'une heure j'arrivai, en m'aidant des pieds et des mains, à une vaste plate-forme d'une aridité désolante, ne distinguant, au plus loin que ma vue pouvait percer, qu'un vaste et immense désert de sable.

J'avais donc échappé à un grand danger pour retomber dans un plus grand encore : celui de mourir de faim ! Ce fut alors que je regrettai bien amèrement ce bon Toto, qui m'était si dévoué, mon vieux Serpolet et cette charmante tribu des Paisibles où j'avais passé de si heureux jours. J'eus un instant la pensée d'y retourner et d'implorer de ces bons amis le pardon de mon ingratitude, mais l'amour-propre, cette plaie du cœur humain, me conseilla de n'en rien faire, et je restai...

Après avoir fait sécher mes vêtements au soleil et avoir fait un frugal repas, je me décidai à traverser ce maudit désert qui me paraissait sans fin. Je me mis donc en route avec mon bagage sur le dos, et le soir, épuisé, harassé de fatigue, je m'étendis sur l'herbe sous un magnifique palmier, seule oasis que j'aie rencontrée depuis le matin, et ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

Tout à coup des aboiements, ou plutôt

des hurlements sinistres, me reveillèrent en sursaut. D'un bond je fus sur pied; mes regards cherchaient en vain à percer l'obscurité; les hurlements continuaient toujours et me glaçaient d'épouvante, la sueur me perlait au front... De ma vie je n'ai passé une nuit aussi terrible. Enfin le petit jour parut et avec lui les hurlements cessèrent... J'étais seul, complètement seul!... Autour de moi nulle trace d'hommes ou d'animaux..., rien, absolument rien que l'immensité de ce désert de sable.

Un moment je crus à un rêve, à un cauchemar occasionné par la fatigue et les privations; mais je fus bientôt tiré de mon erreur, car les aboiements recommençaient, mais cette fois avec moins d'intensité. Alors, d'un mouvement fébrile, rejetant mon bagage sur mes épaules, je me remis en route, marchant ou plutôt courant droit devant moi comme un insensé, ne voyant rien, mais toujours poursuivi par ces cris surnaturels. La fièvre me dévorait et je n'avais pas même une goutte d'eau pour rafraîchir mes lèvres brûlantes... Enfin, haletant et ruisselant de sueur, je tombai épuisé et m'évanouis !

Quand je revins à moi, il faisait grand jour, et jugez de ma stupeur, en voyant autour de moi une douzaine d'êtres au poil roux, aux jambes grêles et longues, qui m'examinaient avec une surprise mêlée d'une certaine méchanceté. Je voulus me lever, mais je retombai lourdement sur le sable, incapable de faire le moindre mouvement, ce que voyant, quelques-uns de ces insulaires s'éloignèrent et revinrent bientôt portant sur leurs épaules une sorte de civière faite de branches et de lianes, sur laquelle ils me placèrent; puis, escortés des leurs, ils se mirent en marche, et nous ne tardâmes pas à entrer dans une forêt que l'obscurité et mon exaltation fié-

vreuse m'avaient empêché d'apercevoir la veille.

Plus nous avançons, plus les aboiements devenaient distincts. J'en conjecturai que nous n'étions pas éloignés d'un village ; mais je fus bientôt désillusionné en apercevant, grimpés dans les arbres, un grand nombre de singes au poil roux et rude qui aboyaient et jappaient en me regardant d'un air de très-mauvaise humeur. Je me rappelai alors avoir lu que de pareils singes, connus sous le nom de *Cynocéphales*, habitent les forêts brûlantes de l'Afrique, où ils remplacent le chien, et aussi les *Alouates* ou singes hurleurs, que l'on rencontre en grand nombre dans l'Amérique centrale, et je ne doutai plus avoir devant moi ces animaux extraordinaires.

Nous cheminions toujours et dans le plus profond silence, lorsqu'enfin nous arrivâmes à un endroit de la forêt entièrement couvert de magnifiques et gigantesques palmiers. Là, mon escorte s'arrêta et ma civière fut déposée à terre. Alors, celui des insulaires qui paraissait être le chef, s'avancant vers un palmier d'une grosseur prodigieuse, se mit à y grimper en vrai singe et disparut bientôt dans le feuillage.

Ne comprenant rien à cette ascension subite, je parcourais d'un regard étonné le feuillage de ces magnifiques palmiers, lorsque j'en vis sortir tout à coup une multitude de têtes dont les yeux malins étaient fixés sur moi avec une curiosité méchante. La peur me rendit les forces, et je me levai tant bien que mal, prêt à me défendre en cas de besoin ; mes gardes, craignant sans doute une tentative d'évasion, se rapprochèrent de moi. En ce moment je vis disparaître comme par enchantement mon carnier contenant tout ce que je possédais ; persuadé qu'il ne pouvait se sauver tout seul, j'écartai brusquement le garde qui se

tenait devant moi, et j'aperçus le voleur au moment où il disparaissait avec mon carnier dans la forêt.

Mon fripon n'était autre qu'un gros singe de l'espèce des *sapajou*, autrement *singe à bosse*, parce que ce singe est affligé d'une gibbosité très-apparente qui lui donne un air étrange et méchant.

Je criai de toutes mes forces après mon voleur, et cela à un tel point que mes gardes épouvantés se disposaient à s'enfuir, lorsque leur chef, en redescendant du palmier, ramena par sa présence le calme dans leur esprit. Alors, me prenant par les flancs et m'enlevant comme il eût fait d'une plume, il se posa debout au pied du palmier, fit monter un des gardes sur ses épaules puis les autres successivement, de façon à ce qu'ils fissent ce qu'on appelle vulgairement la *courte échelle* jusqu'à l'intersection des branches, c'est-à-dire à une hauteur d'au moins huit mètres. Alors, ses gens ainsi disposés, il m'enleva à la hauteur des mains du premier, qui me passa au second, et ainsi des autres jusqu'au dernier, qui me remit enfin, plus mort que vif entre les mains d'un énorme *orang-outang*, à la mine féroce, qui tendait ses longs bras pour me recevoir.

Arrivé ainsi au sommet de l'arbre, je remarquai que les branches en étaient tellement serrées les unes contre les autres qu'elles formaient un véritable plancher. L'entrée dans laquelle je me trouvais servait de vestibule, au fond duquel je vis une porte fermée par une natte très-fine, ce qui me donna à penser que ce palmier contenait un appartement occupé probablement par le chef des insulaires. En cela je ne me trompais pas, car l'orang-outang ayant soulevé la natte qui servait de portière, après m'avoir fait signe de le suivre, je me trouvai dans une vaste pièce, au fond de laquelle était suspendu un

hamac. Le plancher était entièrement recouvert de nattes épaisses et moelleuses.

L'orang-outang se tenait immobile et silencieux, et nul personnage n'apparaissait à mes regards ; mais après quelques minutes d'attente je distinguai une charmante petite tête qui sortait peu à peu du hamac ; je supposais, avec modestie, que le personnage auquel appartenait cette jolie petite tête futée, avait dû m'examiner à travers les fentes du hamac, et que, s'il daignait se montrer, c'est que, très-certainement, ma bonne mine l'avait prévenu en ma faveur.

— Roi Cocambo, dit alors l'orang-outang, d'une voix qui me fit trembler, je t'amène l'étranger trouvé sur tes domaines.

A peine avait-il achevé ces paroles que celui que l'orang-outang avait appelé roi Cocambo sautait lestement à bas de son hamac et venait se poser droit devant moi ; et alors, pendant les quelques minutes qui précédèrent notre entretien, nous eûmes le loisir de nous examiner tout à notre aise.

Cocambo, roi des singes, était un beau et jeune chimpanzé, d'une quinzaine d'années ; il pouvait avoir quatre pieds six pouces. Son visage, ses oreilles, ses mains et ses pieds, étaient admirablement modelés et dépourvus de poils ; le nez était légèrement écrasé et semblable à peu de chose près à celui des nègres du Gabon ; mais sa mine éveillée était si intelligente, sa voix si douce, que je crus un instant avoir devant moi un de mes semblables, ou tout au moins la première ébauche du Créateur quand il fit l'homme...

AUGUSTE WARÉE.

(La suite au prochain numéro.)

CHÈVREFEUILLE

COMÉDIE-CHARADE EN TROIS ACTES

ACTE TROISIÈME.

MATHILDE, occupée avec un rateau dans un coin de jardin, devant un joli berceau de verdure entouré de végétations grim-pantes. — Papa et maman répètent continuellement : pour se bien porter et gagner de l'appétit, il faut être matineux et se livrer à un exercice modéré. J'avais peine à le croire : je reconnais mon erreur. Décidément, les parents ont toujours raison. C'est le fruit d'une expérience qui nous manque et leurs conseils prouvent une éternelle tendresse... Eh ! mais, j'ai déjà beaucoup travaillé ; si je me reposais un moment ? (*Voyant arriver son amie :*) Henriette ! vous voilà ! je désespérais de vous voir.

HENRIETTE. — Comment ! à sept heures et demie, vous prétendez que je suis en retard ? mais j'avais à soigner aussi mon petit domaine avant de venir.

MATHILDE. — Sans doute ; mais ma tonnelle est loin de rivaliser encore avec la vôtre, je comptais sur votre aide.

HENRIETTE. — Elle ne vous manquera point, mais il faut le temps à chaque chose. Croyez-vous que mon pavillon de Flore ait été l'œuvre d'une seule quinzaine ? il a demandé plusieurs mois.

MATHILDE. — Aussi, comme je voudrais déjà que mon berceau de verdure lui ressemblât !

HENRIETTE. — Ma chère voisine, vous êtes un peu de ces personnes qui envient surtout ce qui appartient aux autres. Je ne vous en fais point un crime ; seulement, ayez autant de patience avec vos plantations que vous en montrâtes pour faire de Claudine presque une savante.

HENRIETTE. — Je tâcherai de profiter d'une exhortation fort sage... Eh! bien! trouvez-vous que mon pavillon de Flore, pour employer votre langage poétique, soit en bonne voie de splendeur végétale?

HENRIETTE. — Oui, certes; et comme vous dûtes embrasser de bon cœur les chers parents qui s'étaient empressés de réaliser votre désir? (*Examinant la tonnelle.*) Barreaux verts, toiture à la chinoise, large entrée, et dans l'intérieur une table et des sièges! Tout y est.

MATHILDE, *rayonnante*. — Ainsi, que j'aie chez vous ou que j'aie le plaisir de vous recevoir, nous serons à l'aise pour dessiner, broder ou regarder nos albums sans redouter une chaleur étouffante.

HENRIETTE. — Je serai ici comme chez moi. De même, à la maison, vous serez comme chez vous et, je le vois d'avance, quelles charmantes après-midi nous passerons ensemble!

MATHILDE. — A condition que rien ne manque à ma tonnelle comme à la vôtre.

HENRIETTE. — Elle me paraît déjà complète. Quelles fleurs avez-vous? La comparaison sera bien facile.

MATHILDE. J'ai de la vigne-vierge, des gobéas, entre lesquels pousseront à qui mieux mieux des volubilis, des capucines.

HENRIETTE. — Je n'ai pas davantage, et cela doit suffire.

MATHILDE. — Pardonnez-moi : quel qu'un m'a désigné comme indispensable une plante odorante : son nom m'échappe, et la fatalité veut que notre jardinier soit retenu chez lui fort malade.

HENRIETTE. — Attendez qu'il revienne.

MATHILDE. — Oui, mais avec une impatience dont je ne suis pas maîtresse.

HENRIETTE. — Et que je partage; car, enfin, je veux aussi que ma collection soit complète.

MATHILDE. — Ah! ça! nous bavardons; c'est fort gentil; mais le soleil va bientôt envahir mes plates-bandes et les malheureuses meurent de soif.

HENRIETTE. — Le rateau a terminé sa besogne?

MATHILDE. — Je me reposais quand vous êtes arrivée.

HENRIETTE. — Eh! bien! à l'ouvrage! nous aurons bientôt fait.

MATHILDE. — Voici les ustensiles.

HENRIETTE. — Oh! les jolis arrosoirs! de vrais bijoux!

MATHILDE. — N'est-ce pas? ils me furent donnés hier soir par ma chère maman, qui était allée en ville tout exprès pour leur emplette.

HENRIETTE. — Je ne laisserai pas la mienne tranquille qu'elle ne m'ait acheté les pareils.

MATHILDE, *riant*. — Et vous m'appellerez envieuse?

HENRIETTE, *de même*. — Oh! je ne suis pas parfaite! où allons-nous chercher l'eau pour l'arrosage?

MATHILDE. — Dans le réservoir. J'irai toute seule.

HENRIETTE. — Par exemple, vous me croyez donc bien peu vaillante?

MATHILDE. — Eh! bien! allez y donc, pendant que je vais répondre aux voix qui m'appellent dans la maison.

HENRIETTE. — Où trouverai-je le réservoir?

MATHILDE. — Là bas, à gauche, derrière les dahlias où je vous aurai bientôt rejointe. (*Elle sort vivement.*)

HENRIETTE, *seule*. — Oui, oui, décidément, il me faudra des arrosoirs comme ceux-là... (*Elle va sortir avec les deux arrosoirs; elle s'arrête, en voyant Claudine avec une cruche sur la tête.*) Claudine! et d'où viens-tu, où vas-tu, avec cette énorme cruche qui écrase ton bonnet?

CLAUDINE. — Permettez, d'abord, que je m'allège de ce fardeau qui n'est pas mince.

HENRIETTE. — Tout cela n'est pas du lait, j' imagine ?

CLAUDINE. — Oh ! non ! faudrait avoir au moins vingt bêtes, et nous n'en avons toujours que deux. Ce que j'apporte est de l'eau claire.

HENRIETTE. — Puisée au réservoir de ce jardin.

CLAUDINE. — Tout juste, mam'zelle, et qui, avec votre permission, va passer dans vos arrosoirs... Vous voilà toute surprise d'étonnement ? Apprenez la vérité : J'étais là derrière la palissade qui sépare l'endroit où nous sommes du chemin communal ; j'ai entendu votre conversation avec mam'zelle Mathilde ; ça m'a fait penser que je pouvais un brin vous être utile, en allant vous chercher de l'eau. Aussitôt dit, aussitôt fait, et voilà de quoi donner à boire à toutes les plates-bandes.

HENRIETTE, *attendrie*. — Claudine, voilà de ces choses qui viennent du fond de l'âme et qui font de toi réellement une personne charmante.

CLAUDINE. — Pas plus que votre amie, vous n'oubliez les occasions de mériter mes remerciements ; il paraît que ça se gagne ; je tâche de vous imiter dans la mesure de mes petits moyens ; c'est bien naturel ! donc ce n'est pas de ma faute.

HENRIETTE. — Tu as une manière de t'excuser tout à fait attendrissante.

CLAUDINE, *confidentiellement*. — Ce n'est pas tout.

HENRIETTE. — Que veux-tu dire ?

CLAUDINE. — Figurez-vous... (*elle s'interrompt, au bruit extérieur qui frappe ses oreilles.*) Ah ! mon Dieu ? Follette et Mirza ! les entendez-vous ? je les ai pourtant attachées à un arbre ; les voilà en dispute avec les chiens du village ; sans adieu, mam'zelle.

HENRIETTE. — Nous te reverrons bientôt ?

CLAUDINE, *de loin*. — Le temps de conduire Follette jusque chez nous... Ah ! coquine (*elle ramasse une branche*) si tu n'es pas sage, tu feras connaissance avec cette badine ! (*Elle sort en courant.*)

HENRIETTE, *seule*. — Cette petite paysanne a des airs mystérieux qui m'intriguent... mais cela ne doit pas retarder notre arrosage. (*Elle verse de l'eau de la cruche dans les arrosoirs.*)

MATHILDE, *rentrant*. — Je ne vous ai pas vue au fond du jardin.

HENRIETTE. — C'était inutile, Claudine arrivait avec cette cruche toute pleine.

MATHILDE. — C'est fort gracieux ; aussi lui donnerai-je demain un gâteau pour sa peine, on vient d'en apporter ; on m'appelait pour que j'y goûtasse ; tenez ! (*Elles mangent chacune un gâteau.*)

HENRIETTE. — Délicieux !

MATHILDE. — Et maintenant, à l'ouvrage ; vous à droite, moi à gauche. (*Elles commencent l'arrosage.*)

HENRIETTE. — Quelle ardeur ! vous ne craignez plus la fatigue.

MATHILDE. — Songez à la récompense : 1° la satisfaction de se dire : ces fleurs que chacun admire me doivent leur éclat ; 2° celle d'offrir un beau bouquet aux gens à qui, d'avance, on est sûr de faire plaisir.

HENRIETTE. — Je n'oublierai jamais combien maman fut sensible à un cadeau de ce genre.

MATHILDE. — Papa porte encore, aujourd'hui mardi, le bel œillet rouge que je mis dimanche à sa boutonnière.

HENRIETTE. — Mon arrosoir est vide.

MATHILDE. — Le mien aussi ; mais cette cruche paraît inépuisable. (*Elle remplit son arrosoir.*)

MATHILDE. — Changeons de côté pour le deuxième tour, voulez-vous ?

HENRIETTE. — Certainement. (*Chacune*

reprend et double ainsi l'arrosage fait par l'autre.)

CLAUDINE, *survenant, avec quelque chose de caché dans son tablier.* — Oh! là! oh! là! mes bonnes demoiselles; vous allez noyer toutes vos fleurs!

MATHILDE et HENRIETTE, *se retournant.* — Tu crois?

CLAUDINE. — Les plantes, c'est comme vous et moi : jusqu'à plus soif, elles avaleront tout ce que l'on voudra ; mais ensuite, ça leur ferait du mal.

HENRIETTE. — Arrêtons-nous, alors.

MATHILDE. — D'autant mieux que je suis lasse... Eh bien! Claudine, tu vois mon berceau pour la première fois ; qu'en dis-tu ? sois franche ; est-il tout à fait magnifique ?

CLAUDINE. — Oui et non.

HENRIETTE, *à part.* — Son air mystérieux va-t-il s'expliquer ?

MATHILDE. — Approche ! ne crains pas de regarder.

CLAUDINE. — Oui ! j'avais de bonnes oreilles derrière la palissade et de bons yeux tout à l'heure !

HENRIETTE. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

CLAUDINE. — Ça veut dire, mesm'zelles, que je suis bien heureuse de pouvoir vous offrir à toutes les deux une belle fleur de tonnelle que vous n'aviez pas encore. *(Elle ouvre son tablier.)*

HENRIETTE et MATHILDE. — Ces plans de chèvrefeuille !

CLAUDINE. — Ce que vous désiriez, n'est-ce pas ?

MATHILDE. — Oui ! certes ! tu nous enchantes et il faut que je te donne... *(elle tire un porte-monnaie).*

CLAUDINE. — Ah ! mam'zelle ! ne me remerciez qu'en paroles. J'aurais l'air d'avoir agi par intérêt et ce n'est pas ça du tout.

MATHILDE. — Alors, embrassé-nous.

CLAUDINE, *les embrassant tour à tour.* — De tout mon cœur.

HENRIETTE. — Dans le Midi, le chèvrefeuille est appelé Pentecôte, à cause de l'époque où il a coutume de fleurir.

MATHILDE. — Ah ! vous êtes si savante ? Je veux montrer que moi aussi je suis quelque peu lettrée, en récitant deux vers de Boileau tout à fait de circonstance :

« Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
« Qui diriges, chez moi, l'if et le chèvrefeuil... »

HENRIETTE. — Oh ! oh ! chèvrefeuille écrit comme cerfeuil, alors, pour rimer avec Auteuil : la licence poétique n'est-elle pas un peu grande ?

MATHILDE. — Il fallait, j'en conviens, être Boileau pour faire passer la rime avant l'orthographe.

CLAUDINE. — Enfin, qu'elle passe derrière ou devant, vous n'aurez pas moins des tonnelles superbes ; et si j'ai un conseil à vous donner, ne laissez jamais une chèvre approcher de vos jardins.

MATHILDE et HENRIETTE. — Pourquoi donc ?

CLAUDINE. — Ces bêtes-là sont friandes comme pas une des feuilles et des fleurs d'une plante qui, entre nous, pourrait bien tirer son nom de cette friandise-là.

MATHILDE. — C'est juste ; au revoir, Claudine.

HENRIETTE. — Et en te remerciant.

CLAUDINE. — Oh ! mesm'zelles, depuis que je gagne avec vous assez d'argent pour payer des douceurs à ma grand'mère et que je sais écrire toute seule à mon grand frère, j'aurais beau vous apporter des milliers de chèvrefeuilles, nous ne serions jamais quittes. J'aurai donc toujours à vous remercier.

ALFRED SÉGUIN.



LE JEU DU TRAMWAY

Grande planche imprimée en couleur, que l'on devra coller sur une bonne feuille de carton pour la rendre solide et durable. — De même que pour l'antique et éternel jeu de l'oie, on emploie deux dés que chacun lance à son tour. — Le nombre des joueurs est illimité, et, quand leur nombre est impair, on tire pour savoir si ce seront les bleus ou les rouges qui auront un joueur de plus. — On se range alors par numéro d'ordre sur chaque côté de la table, suivant qu'on appartient à la série bleue ou rouge, et chacun joue à son tour, en alternant les séries. — Quand il y a autant de joueurs dans un camp que dans l'autre on peut considérer comme perdant, la dernière couleur atteignant le nombre 63; mais quand les camps sont inégaux chacun opère pour son compte: c'est le premier sortant qui gagne et le dernier qui perd, à quelque couleur qu'il appartienne. — On voit donc qu'il y a des modifications infinies, que chacun peut varier à son gré.

L'instruction détaillée, imprimée sur la planche elle-même, indique les règles à observer, notamment pour le croisement des lignes à chaque station.

PLANCHE BLEUE (*Patrons de poupées*).

N^{os} 1 et 2. — Modèle de couche anglaise formant pantalon pour les bébés n^{os} 4 et 2. Le plus grand patron est naturellement pour le bébé n^o 4. La partie cintrée qui entoure la jambe se garnit d'une broderie ou bien simplement d'un ourlet: c'est le

boutonnage qui forme le pantalon; pour bien le comprendre il faut réunir les lettres de raccord marquées aux boutons et aux boutonnières. On remarquera qu'au bouton E, qui forme le milieu du devant, correspondent deux boutonnières. La plus petite couche se forme exactement de même.

N^o 3. — Ceinture pour le haut de la couche. Pour le bébé n^o 2 on la taillera de cinq à six centimètres plus courte.

N^{os} 4, 5, 6. — Tablier à manches longues pour la poupée N^o 4. Il est droit, en fourreau, avec le devant orné de poches; on peut le resserrer à la taille avec une ceinture. Comme tablier de classe, on le fait en étoffe noire; mais, pour la maison ou la campagne, il est en toile écrue et garni de lacets blancs ou rouges.

N^o 7. — Modèle d'écran: broderie de fanaisie au point lancé.

N^o 8. — Porte-cartes, même broderie. L'intérieur se double d'un carton recouvert de soie; des poches sont disposées pour recevoir les cartes, et le portefeuille ferme avec un crayon passé dans des coulants pareils à la doublure.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée n ^o 4	20 fr.
Le bébé incassable n ^o 2	30 »
Le bébé incassable n ^o 4.	40 »
Le bébé du bébé	8 »

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPEE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	}	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
		Pour tous les pays d'Europe et l'Égypte	16 fr.
		Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
		Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.
Lyon : M^{me} PHILIPPE, 29, rue Gasparin.
Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.
Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.
Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.
Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.
Valparaiso et Santiago : L. TORNERO.